

ÉQUATORIA

2 : LA SIXIÈME TRIBU

Roman d'anticipation de Franck Sanse

Remerciements

*À mes premiers lecteurs, pour leurs bienveillances et leurs indulgences.
Merci de ne pas m'avoir tenu rigueur des erreurs commises dans la parution
de mon premier roman.*

*L'auto-édition est un parcours semé d'embûches et comme d'autres avant
moi, je suis tombé dans quelques pièges que j'espère avoir évité pour ce
nouveau roman.*

*À savoir une édition avec un interligne un peu trop serré, pour limiter les frais
d'impressions, seulement motivé par le souci de garder un prix raisonnable.
Une version comportant trop de fautes, malgré de nombreuses relectures.
Le recours à un correcteur dont c'est le métier ou à un logiciel digne de ce
nom, s'est effacé devant mon impatience de livrer au public, un travail long
de deux années.*

*Ce mea culpa s'imposait, ce qui étonnera mes connaissances tant je peux
être parfois obstiné !*

Mais fautes avouées, à moitié pardonnées !

*Toutefois, les critiques qui m'importaient le plus restaient les commentaires
sur le contenu, sur le fond de l'histoire plus que sur la forme.*

*Pour mon plus grand plaisir, nombre d'entre vous se sont passionnés pour
les péripéties de mes héros, dans ce Monde chaotique.*

*Ces nombreux retours positifs m'ont encouragé à écrire le tome 2, pour satis-
faire l'impatience de certains à découvrir la suite des aventures d'Équatoria.*

Bonne lecture à vous tous...

CHAPITRE

1/PASSAGER CLANDESTIN - 2/À DÉCOUVERT - 3/LA DISPARITION
- 4/CRUEL DILEMME - 5/INTRUSION - 6/À VIVE ALLURE - 7/
FILATURE - 8/LE FARDEAU - 9/UNE LUEUR DANS LA NUIT - 10/
TOCCOA - 11/LANZAROTE - 12/LE JARDIN D'ÉDEN - 13/MARGA-
RETH - 14/CAPTIF - 15/DANS LE SECRET - 16/SÉPARATION DES
POUVOIRS - 17/PLUS BLANC QUE BLANC - 18/LA MINE DE SALT
LAKE - 19/PERMIS DE VIVRE - 20/COURS DE SYLVICULTURE -
21/LES SURVIVANTS - 22/ANNY - 23/ALLIANCE - 24/CONSPI-
RATION LÉGALE - 25/LES PROMESSES DE L'AUBE - 26/UN EVEIL
DIFFICILE - 27/ENFIN SEULS! - 28/RETROUVAILLES À MÉRIDIEN
- 29/CONFIDENCE POUR CONFIDENCE - 30/DES NOUVELLES FRAÎCHES
- 31/RETOUR À LA NATURE - 32/PRÉPARATIFS - 33/FACE À LA
LOI - 34/FEU DE CAMP - 35/VERDICT - 36/NATURE ET DÉCOU-
VERTES - 37/RETOUR VERS LE PASSÉ - 38/UNE SI LONGUE
ATTENTE - 39/UN NOUVEAU MONDE - 40/VU DU CIEL - 41/LE
CONSEIL DES PEUPLES DU NORD - 42/À L'AFFÛT! - 43/INTRONISATION
- 44/CONFRONTATION - 45/DÉCLARATION DE GUERRE

CHAPITRE ANNEXE

RECETTE CONSERVATION

RECETTE SAVON

PREQUEL (7 PARTIES)

DISCOURS D'INAUGURATION

LES DIX COMMANDEMENTS

LE RÔLE DES FORÊTS SUR NOTRE PLANÈTE

LES 6 GRANDES EXTINCTIONS

Avant-propos

Lors de journées signatures, pour faire découvrir mon roman et donner envie à des inconnus de partager mon univers, j'hésitais à présenter mon livre, comme une œuvre de science-fiction pour ne pas effrayer toute une partie de lecteurs potentiels.

Ce genre littéraire ne se débarrasse pas de ces stéréotypes, souvent associés à l'espace, aux extra-terrestres ou à un monde futuriste aussi farfelu que fantaisiste, certains préférant le « réel » et le « concret ».

Je me retrouvais seul à mon pupitre, devant tout un rayon de livres à succès, essayant de capter l'attention des gens tel un colporteur d'un remède miracle, afin de leur vendre le premier livre d'un illustre inconnu.

*Comment détourner des lecteurs potentiels, certains n'étant motivés que par une unique envie ! Celle de lire une bonne biographie de Michelle Obama au coin du feu, nous étions en novembre, *Winter is coming* !*

Pouvais-je lutter contre les difficultés et les épreuves traversées, par cette pauvre femme pendant les deux mandats de son mari ? Même si assurément, les dizaines de millions de dollars de droits d'auteur pour un livre, écrit par quelqu'un d'autre, la consoleraient de son malheur d'avoir été la femme du président !

Par chance, tous n'aiment pas les récits relatant des parcours de vies « exceptionnels », d'autres préfèrent un bon Zemmour ?

Le philosophe, numéro un des ventes, vous dessinant les contours d'une France qui se meurt à cause de l'immigration. En le lisant, vous saurez pourquoi il vaut mieux s'appeler Jean, plutôt que Mouloud ! Chantal, c'est quand même plus Français qu'Hapsatou, non ?

Heureusement pour moi, je n'étais pas entouré que de ces deux chefs-d'œuvre de littérature moderne. Dans leurs ombres se trouvaient des œuvres mineures, comme le dernier Renaudot ou le tout nouveau Goncourt.

Je tentais donc de redéfinir mon livre comme une histoire d'anticipation écologique. Mais en leur précisant que le sujet principal de mon livre, la terre s'arrête de tourner, je lisais aussitôt dans les yeux de certains de mes interlocuteurs, une certaine condescendance, voir une lassitude. Encore une histoire saugrenue sur la fin du monde !

D'écrivain en herbe, je devenais un historien éphémère. Leur rappelant comment Claude Allègre, ancien ministre français et scientifique réputé, a imposé avec succès lors de la première décennie des années 2000, ses thèses climato-sceptiques.

Plus près de nous, se souvenir de ce grand président Donald Trump, qui martèle avec virulence, à grand coup de tweets assassins, ses positions négationnistes sur le réchauffement climatique de ces dernières années.

Parfois, je devais me comparer (en toute modestie, je suis loin d'avoir leur talent) à des auteurs comme Jules Verne qui dès 1865, a eu l'outrecuidance d'imaginer des hommes marchant sur la lune !

Et que dire de Georges Orwell décrivant une société régie par une pensée unique au moyen des écrans qui envahissent la sphère privée comme la sphère publique. Plus besoin de « Big Brother », nous fournissons volontiers sur les réseaux sociaux, toutes les informations utiles dont pourrait se servir un régime autoritaire. Et la liste est longue...

J'invitais les incrédules à se plonger dans l'œuvre d'Asimov et sa vision sur la robotique moderne, à lire H-G Wells qui prédit, trente ans plut tôt, l'utilisation d'une bombe atomique dans son roman « La destruction libératrice ».

Un jour la terre s'arrêtera de tourner, il ne lui fallait que 22 heures, il y a 400 millions d'années, pour effectuer sa rotation.

Certes je vous l'accorde, ce n'est pas pour demain, nous avons du temps devant nous. Mais la fin du monde est sournoise et peut prendre diverses formes.

Quand je vois l'état actuel de notre planète et de la direction que nous suivons, je m'interroge ?

Ne serions-nous pas déjà au début de la sixième grande extinction, de l'annihilation de toute forme de vie sur terre ?

Mais vous ne trouverez pas la réponse dans ce roman, tout cela n'est que de la science-fiction !

Lavaur le 19 juin 2019

PASSAGER CLANDESTIN

Julia se tortillait afin de moins souffrir de sa position inconfortable. À chaque trou, ornière ou gros galet, le camion effectuait un soubresaut qui la faisait parfois décoller du plancher en métal, de l'arrière de ce véhicule, aussi douillet qu'une brouette en bois dévalant le lit caillouteux des rivières asséchées que l'on trouvait aux abords de la colonie d'Antigua.

Ce voyage douloureux commençait presque à lui faire regretter de s'être embarqué dans cette aventure. À quoi avait-elle pensé ?

Faustine, sa mère, lui reprochait souvent son impétuosité. Elle imaginait déjà ses remarques en la voyant ainsi, toute recroquevillée, coincée entre des barriques d'essence, les caisses de vivres, et les jerricans d'eau.

« Julia, ma pauvre fille arrête de jouer au garçon, lui aurait-elle intimé. Va plutôt t'occuper de la récolte ou soigner les bêtes, avec tes amis. »

Cette pensée l'aurait presque fait sourire, si les fûts de carburants, qui semblaient pourtant bien harnachés au châssis du robuste véhicule militaire, ne commençaient pas à osciller dangereusement. Si jamais une sangle lâche, imagina-t-elle, avec la malchance qui me poursuit, sans nul doute que les 300 kg de ce bidon en métal ne manqueront pas de venir me rouler dessus !

Pour se changer les idées, elle écarta un pan de la bâche qui protégeait le chargement, dont elle faisait partie, pour jeter un œil à l'extérieur. Dépassant depuis longtemps les limites de son territoire familial, elle découvrait un nouvel horizon. Un spectacle décevant, tant il ressemblait au paysage habituel, qu'elle voyait depuis 16 jours-an, du haut de sa colline natale abritant son village. Du sable, des rochers et de la poussière, à perte de vue vers le sud, l'océan boréal dans son infinité, vers le nord.

Un panorama, aussi monochrome que monotone, que seules les périodes de l'aube et du crépuscule arrivaient à rompre en verdissant les côtes Équatoriennes. Alors, la nature en sommeil reprenait vie immédiatement, se dépêchant de croître dans un excès d'urgence. Comme si tous les végétaux avaient conscience de la durée provisoire de ce répit. Loin du sentiment qu'elle éprouvait, quand juché sur le promontoire rocheux, surplombant son village, elle apercevait les plateaux enneigés par le dioxyde de carbone, de la ligne équatoriale. Pendant un court instant, lorsque la saison des pluies se terminait, juste avant la canicule précédant la longue journée, l'air lavé et purifié de toutes ces poussières indésirables offrait une vue incomparable sur ce lointain paysage. À

moins que ce ne soit pour le plaisir d'y retrouver Zori qui aimait bien s'isoler en cet endroit, songea-t-elle.

Jusqu'à ce moment, le lieu, le plus distant où elle s'était rendue, restait l'ancienne île de Guadeloupe, se trouvant à une cinquantaine de kilomètres vers le sud, en direction des territoires arides. Faustine avait décidé de l'intégrer à un raid, le jour-an d'avant pour se réapprovisionner en ressources de l'Ancien-Monde, comme tous les jours-an pendant la saison de l'Aube. En cette période, les colons avaient beaucoup à faire : semer et récolter les cultures ; nettoyer et remettre en état les hommières ; remplir les réservoirs d'eau, les citernes, les puits avec la pluie qui tombait en abondance ; pêcher et fumer le poisson ; accomplir tous les travaux pénibles avant l'arrivée des grosses chaleurs.

Pourtant les villageois ne négligeaient pas la recherche de ressources utiles à la colonie, soulageant les nomades par la même occasion du transport de lourdes charges. Deux siècles après la catastrophe, les expéditions trouvaient encore des choses nécessaires, comestibles ou pas, à la survie du clan, tant le monde d'avant ne lésinait pas sur la production et sur la consommation à outrance. Le Chaos avait été si soudain, si brutal, que l'humanité déclinante n'avait pas eu le temps de racler les fonds de tiroir, mourant de froid au lieu de crever la dalle.

Charles aimait à leur répéter que le Chaos n'avait fait qu'accélérer l'inévitable disparition de cette société, comme la décadence avait détruit l'Empire romain, avant eux.

Pourtant, en arrivant à Pointe-à-Pitre, elle n'avait découvert que des monticules de gravats et des habitations de béton à moitié enfouis sous le sable. Très loin de l'opulence et du luxe dont parlait le maître du savoir. Quelle déception !

Elle, qui pensait ramener des trésors, n'avait récolté que des pneus en bon état, quelques ustensiles de cuisine inoxydables et un lot de vieux vêtements.

Si l'écoulement des jours s'évertuait à effacer les traces d'un temps révolu, aussi douteux que honteux, les colons participaient à ce processus. Recyclant tout ce qu'il était possible de récupérer, comme pour laver l'affront de leurs ancêtres, à dame nature.

Putain, marmonna-t-elle en subissant une nouvelle secousse, ils ne peuvent pas rouler un peu moins vite. Elle avait totalement perdu la notion du temps. Combien d'heures avait-elle passées dans ce camion, dix, douze ?

Profitant d'une portion de piste moins cahoteuse, elle sortit la gourde qu'elle avait subtilisée dans le stock, celui destiné aux Coureurs du marathon. Par la même occasion, une paire de tennise (1) avait rejoint son butin. Estimant que ce serait plus confortable, si jamais elle devait marcher ou cavalier longuement. Une brève gorgée d'eau n'étancha pas totalement la soif qui la tenaillait depuis un petit moment. Ignorant combien de temps elle devrait se cacher, le rationnement et l'économie

devaient être de mise, malgré la proximité des provisions et les réservoirs d'eau emportés par l'expédition. Impossible d'ouvrir une caisse ou un jerrican, sans se faire remarquer par les garçons, qui ne manqueraient pas de s'apercevoir de sa présence. Ce moment surviendrait bien assez tôt, ils allaient devoir s'arrêter pour se reposer. Ils roulaient toujours vers l'ouest et n'étaient donc pas arrivés à proximité des côtes Haïtiennes.

Elle remit son bandana sur sa bouche, pour se protéger de la poussière qui s'infiltrait en dessous des bâches. La route promettait d'être longue, et bientôt l'expédition devrait remonter vers le nord, pour longer les côtes de la Floride, avant de repartir vers l'occident en direction de Méridian.

Le soleil se couchait à l'est quand le camion avait quitté la colonie, irradiant la route de ses rayons rougeoyants. En quelques heures, la lumière avait baissé de moitié, une décroissance rapide, accentuée par le fait qu'ils roulaient à l'opposé de la course de l'astre solaire.

En restant au village, ils auraient bénéficié d'une semaine de luminosité avant de glisser dans la noirceur de l'hiver et de son froid polaire.

Une semaine dans le temps de l'Ancien-Monde, c'est le temps qu'ils avaient pour rejoindre Méridian, et encore ils devraient certainement finir la route dans la nuit glaciale. 4000 km à parcourir, à 50 km/h de moyenne, soit 80 heures de roulage auxquelles se rajoutaient les haltes nécessaires.

Possible à condition que ce vieux tacot ne rende pas l'âme avant. Si cela devait arriver, ils devraient terminer le chemin vers Méridian, à pied. Une mission suicide, telle une marche vers la mort !

(1) Tennis : chaussure composée d'une semelle en caoutchouc, prélevé dans des pneus usagés, revêtue d'une toile.

LES 6 GRANDES EXTINCTIONS

Encyclopédie du 23e siècle par le Professeur Sully

Source : Compilation de données recueillies dans les manuels d'histoire du XXIe siècle

Qu'est-ce qu'une extinction de masse ?

Il s'agit d'un événement que l'on peut considérer comme relativement bref sur l'échelle des temps géologiques (système de classement chronologique utilisé en géologie pour dater les événements survenus durant l'histoire de la Terre), mais qui au niveau de son impact sur les espèces vivantes est absolument catastrophique.

De manière générale, lors d'une extinction de masse une moyenne de 75 % des espèces animales et végétales, présentes sur la terre et dans les océans disparaissent.

Longtemps, trois grands types de causes ont été proposées pour expliquer les extinctions massives :

*1: biologique (appauvrissement génétique, pression de prédation);
2: terrestre (volcanisme, variations eustatiques, changements climatiques); 3: extra-terrestre (impact de météorite, augmentation des rayons cosmiques, hypothèse Némésis, Hypothèse Shiva).*

Durant le 20e siècle, une quatrième cause d'extinctions est apparue, l'humanité.

À DÉCOUVERT !

En huit heures de route, ils avaient avalé plus de 500 kilomètres, Hans conduisait le poids lourd depuis le départ de la colonie. S'il était un éclaireur reconnu dans la tribu nomade des Coureurs du crépuscule, ses qualités de pilote n'étaient plus à démontrer, habitué à manier les engins à toute vitesse sur les pistes sinueuses, rocailleuses et très poussiéreuses d'Equatoria.

Muni de ses lunettes de route, un vieux masque de plongée qui le protégerait du vent et du sable, il avait troqué son habituel habit de voyage, pour enfiler une tenue plus chaude, en prévision de la nuit qui s'annonçait. Au contraire de ses frères, qui allaient poursuivre le soleil dans le Sahara Atlantique, lui et ses compagnons d'infortune allaient s'enfoncer au cœur du long hiver polaire. Malgré la fatigue de la conduite, il prenait un réel plaisir à piloter cet engin, et plus les véhicules étaient gros, plus cela l'amusait. Comme preuve de sa dextérité, Luther n'hésitait pas à lui confier le volant de l'autovent-citerne ou du garde-manger, dans les parties dangereuses, traversées par leur expédition itinérante. Contrairement aux autres bécanes ultras légères et biplaces, ces deux véhicules massifs s'alourdissaient d'un chargement de plusieurs centaines de kilos. Les mouvoir, exigeait une triple voilure de celle d'un autovent habituel, même si au démarrage, il fallait souvent le pousser, voire le tracter à l'aide des grappins que lâchaient parfois les pilotes des autovents en cas d'urgence. Mais une fois lancée, l'énergie éolienne prenait le relais.

Conduire ce camion autopropulsé devenait un jeu d'enfant pour lui. Inutile de se préoccuper du sens du vent, ou de contourner une partie montante, ce vieux moteur à explosion polycarburant résolvait ce genre de problème.

Malgré ce confort relatif, Hans n'était pas nostalgique du monde d'avant. Depuis douze jours-an, qu'il naviguait parmi les nomades, il avait en maintes occasions, pu apprécier la folie des hommes d'avant le chaos.

– Regardez légèrement sur votre droite, suggéra Vaka aux autres membres de la cabine. On devine les côtes haïtiennes.

Charles à moitié assoupi malgré les turbulences du voyage leva un sourcil d'étonnement.

– Déjà ? fit-il remarquer.

– Nous avons bien roulé, répliqua Hans, sourire en coin.

Une satisfaction de courte durée, il freina brusquement afin de contourner une ornière, ce qui provoqua une embardée du véhicule. Heureusement que les passagers s'étaient soigneusement harnachés, évitant d'être projetés par le trou béant, où se logeait autrefois le pare-brise.

– Est-ce bien prudent d'aller si vite ? demanda Charles inquiet.

Vaka devança la réponse de Hans.

– Nous avons emprunté cette piste à notre arrivée, sans problèmes, rajouta-t-il, en glissant sa tête entre Zori et Charles. Nos traces sont encore fraîches, donc on ne risque pas de tomber sur un obstacle inattendu. Tant que la visibilité est bonne, nous devons rouler aussi vite que possible.

– Ce sera plus compliqué après, coupa Hans. Nous allons devoir bourlinguer de nuit et suivre les voies de l'Ancien-Monde.

– Je croyais que les routes anciennes étaient plus faciles pour la navigation, s'interrogea Zori.

La cabine de l'engin avait été réaménagée, afin de permettre aux six membres de l'équipage de s'installer intégralement dans l'habitacle, autant pour leur sécurité que pour leur confort. Pendant leur séjour à la colonie, en prévision de leur mission, les mécanos antillais aidés par les nomades avaient fixé une banquette de fortune, derrière les sièges avant.

Certes, il fallait se contorsionner pour se caler dans cet espace restreint. Cette position de sardine en boîte avait au moins un avantage, incrusté ainsi, il n'avait pas besoin de s'accrocher pour ne pas se retrouver brinquebalé à chaque coup de volant de Hans.

– En effet, nous privilégions toujours les routes de l'Ancien-Monde, expliqua Vaka, en choisissant entre plusieurs itinéraires, parsemés de points relais pour nos haltes. C'est plus facile pour les équipages des autovents de s'orienter, et de rattraper le convoi, quand ils sont distancés.

– Depuis presque deux siècles, nous avons déblayé les voies habituelles des obstacles et autres détritiques de l'Ancien-Monde, rajouta Hans.

– Quel est le problème alors ? interrogea Boris qui se mêlait à son tour de la conversation.

– Sur le continent, le paysage est plus accidenté, expliqua Vaka. Les routes sont revêtues d'une matière qui se désagrège avec le temps. Elles deviennent de plus en plus dangereuses, avec des trous et des crevasses, qui apparaissent. De plus, renchérit-il, les édifices comme des ponts, se sont écroulés ou menacent de le faire, nous devons souvent mettre pied à terre pour porter et pousser les autovents. Cela nous

ralentit fortement.

– Alors qu’ici, nous sommes sur une portion, recouverte d’eau avant le chaos, compléta Hans. L’érosion naturelle a aplani le sol en gommant les obstacles, tout comme le vent a transporté le sable et la poussière, comblant les aspérités et les crevasses. Certes, le parcours reste sinueux, pour éviter les monticules rocheux, et autres difficultés émergeant de ce plateau désertique, mais la piste se révèle plus rapide, expliqua le pilote.

– Le seul risque, c’est de s’enliser, mais nous n’avons pas eu ce problème à l’aller, malgré le poids du chargement, rassura Vaka.

Charles opina du menton, satisfait de constater que les deux nomades maîtrisaient la situation et faisaient preuve de prudence, même en l’absence de Luther pour les guider. Pas dupe, des intentions du chef des Coureurs, qui leur avait adjoint deux de ses hommes, autant pour les aider dans leur périple, que pour les surveiller.

Hans et Vaka, il ne les côtoyait qu’un court moment, partageant quelques heures avec eux lors de leur passage jour-annuel à la colonie. Un temps restreint, pour avoir une idée précise de leur personnalité, au contraire de Zori, Jason et Boris, auxquels Charles avait donné une éducation prolongée, lui permettant de cerner leurs comportements et leurs aptitudes. Une fonction essentielle pour le Maître du Savoir, afin d’offrir à ceux qui échouaient à l’épreuve du marathon, leur place dans la colonie. Avant le départ, il aurait aimé tester la fiabilité de ces deux nouveaux compagnons, avant de leur accorder du crédit.

Le vieil homme ne souhaitait pas confier sa vie à des têtes brûlées. À 70 jours-an, si son existence avait été bien remplie, il comptait bien arriver au bout de l’aventure dans laquelle il s’était embringué avec ses jeunes compagnons, comme un dernier coup d’éclat avant de disparaître.

– Vous ne pensez pas que l’on pourrait effectuer une halte, implora Boris.

Le Viking sentait des crampes monter, dans ses jambes ankylosées, sans oser leur avouer, sa forte envie de pisser.

– Bonne idée, s’exclama Hans, en remuant la tête en signe de confirmation.

Déjà en avance sur l’horaire, tout en roulant à vive allure, à plus 60 km/h de moyenne, ils pouvaient se permettre de souffler un peu, tout comme la machine. Ce n’était pas le moment de casser le moteur !

Le conducteur attendit de se trouver sur une partie de piste plus pierreuse, pour stopper le véhicule et repartir sans risque de s’enliser. Boris enjamba la banquette à toute vitesse, manquant de peu d’assommer Charles d’un coup de genou, qui grommela dans le vide. Le Viking

était déjà en train de soulager sa vessie, sur le pneu avant du camion. Hans et Vaka ne purent s'empêcher de s'esclaffer devant le comique de la scène, tout en saluant par des applaudissements, la dextérité de Boris à se défroquer de son treillis, à toute vitesse.

Jason se pinça les lèvres pour ne pas glousser à son tour, autant pour ménager la susceptibilité de son professeur, que pour échapper aux foudres du Viking. Même si leurs rapports devenaient cordiaux depuis la préparation de cette expédition, chacun gardait une distance pudique, teintée de méfiance. L'amitié ne s'apprivoisait pas facilement.

Zori, habitué aux facéties de son compagnon, proposa son aide à Charles pour descendre les hautes marches du véhicule, ce qui agaça encore plus le vieil homme.

– Je ne suis ni handicapé ni grabataire, s'offusqua-t-il, tout en prenant quand même la main tendue par son jeune compagnon. Et toi, espèce d'imbécile, fit-il en s'adressant à Boris qui finissait de se soulager, libre à toi si tu veux te rompre le cou avec tes cascades improvisées, mais fais attention aux autres, râla-t-il.

– Désolé Charles, j'étais à deux doigts de pisser dans mon froc, s'excusa-t-il tout penaud.

– Utilise ta gourde, si tu as un besoin pressant, sermonna-t-il.

– Serré comme on est, je ne vois pas comment faire! se défendit-il.

– Bordel, qu'est-ce que tu fous-là, toi? interrompit Vaka, dans un ton où se mêlait la colère à la surprise.

Le papou, juché sur la plate-forme arrière du camion, avait soulevé la bâche recouvrant les jerricans d'eaux afin de remplir sa gourde presque vide. Hans qui s'était accroupi pour examiner l'état des six pneus du véhicule se releva, inquiet. Jason partit un peu plus loin faire ses besoins, se retourna. Tous les cinq virent alors une silhouette humaine, surgir du dessous de la housse en toile de jute. Doucement, l'intrus se débarrassa de sa capuche et de son foulard, qui dissimulaient son visage, pour leur faire face.

En d'autres situations, Julia aurait souri devant ce tableau qui s'offrait à elle. Outre l'étonnement de ses compagnons, elle se gaussait de voir Boris, son sexe dans sa main, qui la contemplait bouche bée.

Un bref amusement, tant la fureur dans le regard de son frère, lui glaça le dos. Un sale quart d'heure l'attendait.

LA DISPARITION

Les flocons de neige recouvraient les abords de la colonie, rajoutés à la faible luminosité ambiante, ils indiquaient le moment pour les colons de s'enfermer à l'intérieur des hommitières. Faustine, après s'être occupée des affaires courantes et de distribuer les dernières directives, avait décidé de prendre un peu de repos, fatiguée par les jours précédents si éprouvants moralement, tellement riches en émotions.

Son époux reparti sur les routes, son fiston la quittant pour une expédition risquée, restait Julia pour la reconforter de son désarroi, se promettant de se consacrer avec plus de soin à sa progéniture. De lui accorder plus d'attention afin de renouer une relation mère-fille, qui s'était tendue ces derniers temps. Les problèmes de Jason l'avaient totalement accaparée, au point de ne pas s'être rendu compte de la transformation de sa petite fille, en une femme à part entière.

Son vœu de fertilité à la cérémonie du crépuscule, son désir de rallier par amour Zori dans son aventure, devenaient autant de preuves de sa maturité, finissant de lever le voile de son aveuglement. Quelle idiote, je suis, pensa-t-elle, tout en rejoignant l'étable dans l'espoir d'y retrouver sa fille. Julia aimait bien s'occuper des animaux afin d'y trouver de l'apaisement et un peu de réconfort. Les chèvres ont cette faculté d'écouter les pleurnicheries des humains, sans émettre du jugement.

Sur le chemin, éclairé par des lampes à pétrole suspendues le long des murs en briques, elle ne put s'empêcher de prodiguer quelques ordres à un groupe de colons qui trainaient.

– Allez ranger les caisses de poissons séchés dans le dôme, elles obstruent le passage des galeries entre hommitières, leur lança-t-elle sans ménagement.

La mairesse n'était pas dans un bon jour, pensèrent-ils en se dispersant hâtivement. Il était inutile de discuter avec cette femme quand elle était de mauvaise humeur.

Quel manque de clairvoyance de sa part, sa gamine suivait un chemin identique au sien, lorsqu'elle avait désiré épouser Luther, envers et contre tous ! Un amour rendu compliqué par les lois génétiques, en vigueur chez les Peuples du Nord. Personne ne souhaitait leur union, préférant qu'elle choisisse un nomade extérieur à la colonie.

Son obstination, pour démontrer que son mariage rentrait dans ce cadre, n'avait obtenu justice qu'avec l'aide de Charles. Une fois n'est pas coutume, ce vieux fou l'avait habilement guidée dans ses démarches. Pouvait-elle en vouloir à Julia, de n'être que la fille de sa mère ?

Depuis le départ de la mission de découvertes, heureusement encadrée

par des hommes de confiance de son époux, Julia avait disparu. Imaginant qu'elle boudait dans un recoin de l'hommitière, Faustine ne s'en était guère inquiétée.

Mais le moment de la réconciliation était venu, autant pour lui présenter des excuses, que de la consoler de l'absence de son amoureux, tout comme celle de son jumeau devait aussi la chagriner. Malgré les apparences et les frictions entre ses deux enfants, elle percevait ce lien unique existant entre eux, comme le maillon d'une chaîne qui ne pouvait pas être brisé.

Elle emprunta le corridor reliant les habitations entre elles, un vrai labyrinthe. D'abord rejoindre l'hommitière du conseil, avant d'aboutir à l'étable. Des Chétifs finissaient d'obstruer les ouvertures du dôme surplombant l'étable. Faustine en profita pour vérifier le bon état des panneaux de ventilation. Essentiel pour permettre la circulation d'un courant d'air dans l'hommitière, afin de renouveler l'air vicié durant la nuit.

Certains grinçaient un peu, mais tous semblaient s'ouvrir et se refermer. Par acquit de conscience, elle demanda à l'un des Chétifs de graisser le mécanisme. Alors qu'elle observait la manœuvre, l'image fugace du petit Zori galopant, torse nu dans les couloirs, tandis que l'air glacial parcourait les niveaux de leur tanière hivernale, lui traversa l'esprit. Déclenchant un frémissement le long de son échine.

– Mon Dieu que ce garçon était cinglé, songea-t-elle.

Avec son départ, elle n'aurait plus à s'inquiéter. Une épine en moins dans son pied. Elle quitta le dôme, laissant l'ouvrier de la maintenance à sa tâche pour se diriger, vers les bas niveaux de l'étable. Si celle-ci n'avait pas d'escalier, un large couloir bordant le mur extérieur descendait en pente douce jusqu'à l'étage inférieur, pour faciliter les allées et venues du bétail.

La cheftaine parcourut à la hâte le niveau 1, consacré à une portion du stock de nourriture animale, un mélange d'herbes séchées et d'algues. Alban la salua rapidement, pressé de repartir vers les serres de culture, dans lesquelles était entreposée la plus grosse partie du fourrage. Les plaisanteries fusaient à son passage, certains vieux Chétifs n'hésitaient pas à la taquiner. Si la créole savait imposer le respect, dans sa jeunesse, elle possédait un sens de l'humour dont se souvenaient les plus anciens. Sa fonction avait avalé son insouciance et son espièglerie, la transformant en cette femme acariâtre, les responsabilités exacerbant son côté autoritaire et colérique

– Alors Faustine, on vient renifler le purin ?

Elle se contenta de sourire, plus préoccupée à chercher sa fille qu'à faire taire les quolibets par une réplique cinglante dont elle avait le secret.

Après avoir visité les deux premiers niveaux, elle descendit au troi-

sième pour y retrouver une partie des femmes affectées aux travaux agricoles durant le jour. À cet étage, les poules régnaient en maître absolu. Ces volatiles, véritables usines de recyclage sur patte, débar-rassaient les hommitières de tous les déchets organiques. Pas besoin de courageux pour braver le froid afin de sortir les poubelles en pleine nuit. Cette ration n'étant pas suffisante à rassasier le régiment de gal-linacés, les cultivateurs les nourrissaient du surplus de production de graines et de légumes déshydratés. Tandis que les pêcheurs récoltaient des coquillages pendant la saison de la pêche. Une fois broyés, les poules en raffolaient sans avoir conscience que cet apport minéral ren-forçait la coquille de leurs œufs.

Faustine dut se frayer un chemin à travers la basse-cour qui l'avait encerclée, dans l'espoir que cette inconnue ne leur offre des graines ou autres friandises. L'indifférence de la cheftaine, apercevant Renée, souleva une vague bruyante de caquètement en signe de protestation. Celle qui siégeait au conseil tribal vérifiait l'état des mangeoires.

– Renée, tu as vu Julia, demanda-t-elle.

– Non, va faire un tour du côté des poulaillers, les filles sont en train de les nettoyer, répondit-elle en se levant pour se cabrer. Soulageant son dos, endoloris par la courbure de sa posture.

Avec un signe de la main, elle la remercia avant de se diriger vers les petits abris en bois de palette, érigés au fond de la salle à l'opposé du corridor d'accès, pour préserver la tranquillité des pondeuses. Entre celles qui s'occupaient à regarnir de paille les nids douilletts et les autres qui récoltaient la fiente de poule pour les cultivateurs, avides de cet engrais super-organique. Pas de traces de sa fille !

Sans attendre, elle descendit à l'étage inférieur, celui des chèvres et des moutons. Retrouvant Éléonore, sa nièce qui s'affairait à traire une bique. La jeune femme, fraîchement promue Fertile, interrompit sa tâche, quand sa tante s'approcha. Saisissant un gobelet pour le remplir de lait, elle le tendit à sa visiteuse.

– Tiens, c'est meilleur quand c'est chaud, lui proposa-t-elle, le réci-pient à bout de bras.

Faustine, adorant le lait de chèvre, ne se fit pas prier, avalant d'un trait le breuvage. Tout en reposant la tasse près du seau, elle gratifia l'animal d'une caresse, pour la remercier de cette offrande. Mais la traite soula-geant ses mamelles douloureuses suffisait largement à son bonheur. La chèvre docile était pleine et allait mettre bas d'ici peu.

– Tu n'as pas vu ta cousine, questionna-t-elle en se relevant tout en s'essuyant d'un revers de manche, la commissure de ses lèvres.

– Pas depuis un moment, avoua-t-elle, sans interrompre son labeur.

Soucieuse, la créole se retira pour continuer son inspection au dernier niveau, celui abritant le cheptel des bovins et des ânes. Les guérisseuses avaient déplacé les bourricots pour les isoler des moutons avec lesquels ils s'entendaient pourtant si bien. Une mesure préventive en raison d'une épidémie avait emporté une grosse partie du troupeau des équidés. La cheftaine adorait ces bestioles, derniers représentants de la race équine sur Équatoria, se reconnaissant totalement dans leur sale caractère, dans leur obstination, mais aussi par leur robustesse et leur endurance. Des qualités tellement utiles pour les pêcheurs qui s'en servaient pour transporter le poisson depuis les côtes ou pour les cultivateurs dans le travail des champs. Sans parler des enfants, qui adoraient monter dessus. Le troupeau réduit à une douzaine se retrouvait en grand danger d'extinction si Luther ne lui en ramenait pas cinq ou six, lors de sa prochaine visite.

Au centre de la pièce, une paire de vaches harnachées à une roue de charrette, tournait autour d'un mât. Un dispositif rudimentaire entraînant une dynamo, reliée au système électrique pour alimenter l'éclairage des hommitières durant l'hiver. Les bovidés se relayaient inlassablement durant cette période, il fallait occuper les bêtes pendant la nuit. Un moyen comme un autre, pour le bétail de se dégourdir les jambes tout en comblant les besoins énergétiques des habitations.

Par acquit de conscience, elle appela sa fille. Seule une vache lui accorda un meuglement en guise de réponse. Une bouffée de stress l'envahit, partagé entre l'inquiétude et la colère. Persuadée que Julia se cachait délibérément, pour lui faire payer son refus à rejoindre les découvreurs. En remontant vers le dôme de l'étable, elle emprunta les couloirs d'accès pour revenir à la salle du conseil, elle croisa Antoine, le nouveau Maître du Savoir de la colonie.

Ce dernier allait prendre ses quartiers autour de la cheminée centrale. Maintenant qu'il était en charge de l'éducation et de faire respecter les heures, il se devait de se tenir prêt. Bien que formé par Charles, il appréhendait l'heure de ses premières leçons. Le trac l'envahissait, se demandant s'il serait à la hauteur de sa fonction. Si son illustre prédécesseur savait capter l'attention de son auditoire, il n'estimait pas être un conteur formidable.

En apercevant Faustine, la mine coléreuse, toute voile dehors, se diriger en son rencontre, un vent de panique le tétanisa. Qu'avait-il pu oublier ?

— Antoine, j'ai une mission à te confier.

Aussitôt, il se détendit, soulagé de ne pas être la cause du problème qui semblait irriter la créole. Pour avoir assisté à plusieurs prises de bec avec Charles, il n'avait aucune envie d'affronter cette tornade.

– Je cherche Julia, sûrement qu'elle fait la tête dans un coin. Pourrais-tu enquêter autour de toi, pour trouver sa cachette ? Les gens seront plus enclins à se confier si c'est toi qui le réclame.

– Je demande « quoi » exactement ?

– Je ne sais pas, soit créatif, répondit-elle tout en dissimulant son énervement.

– Très bien, je vais me renseigner, accorda-t-il sans entrain pour cette mission particulière.

– Viens m'avertir, quand tu auras mis la main dessus, s'il te plaît. Je dois absolument lui parler.

Faustine le regarda s'éloigner, se demandant s'il était l'homme de la situation, tant il semblait si peu sûr de lui, si hésitant. Elle regrettait presque l'absence de Charles. Si ce vieux fou lui tapait sur le système, sa faculté à résoudre les énigmes et les problèmes lui aurait bien rendu service.

CRUEL DILEMME !

– Je vous dis qu’il faut faire demi-tour immédiatement, pour la ramener à la colonie, s’écria Jason.

– Hurlé moins fort s’il te plaît, ta sœur pourrait nous entendre, fit remarquer Charles en désignant Julia.

La jeune fille, attachée sur le plateau du camion pour éviter qu’elle leur fausse compagnie durant leur conciliabule, tendait l’oreille pour deviner le sort qu’ils lui réservaient.

– Je m’en fous qu’elle m’écoute, cette petite peste, s’énerva de nouveau Jason qui s’était levé. Vert de rage, il ne tenait plus en place, passant sa fureur sur le moindre caillou qui traînait à sa portée.

Vaka se redressa pour prendre le jeune homme par le bras et le forcer à se rasseoir près du feu, allumé afin de leur tenir chaud pendant ce conseil improvisé. Le bord de mer, jonché de bois morts qui s’entraînaient dans les monticules rocheux, leur avait fourni le combustible nécessaire.

– Soit tu te calmes et tu discutes tranquillement, soit tu rejoins ta sœur sur la plate-forme, menaçait le Papou.

Son ton ferme ne laissait place à aucun doute sur la véracité de son ultimatum. En tant que nomade, il se confrontait souvent à ce genre de réunion, demandant du calme, du respect et de l’écoute. Luther, en bon commandant soucieux de l’opinion et des avis d’autrui, n’hésitait pas à prendre des décisions collégiales lorsque la situation l’exigeait. Malgré son désir d’emprunter une nouvelle route à travers la vallée de la mort, après avoir expliqué ses motivations à réclamer un tel risque, Luther leur avait laissé le choix. Une des raisons pour laquelle ses hommes le respectaient.

Jason défia Vaka du regard. Il connaissait à travers les récits de son père, les qualités de combattant du Papou malgré sa petite taille. Rares étaient les Coureurs qui osaient l’affronter aux jeux de luttes et de combats. Un rituel auquel les hommes se livraient parfois lors de longues haltes pour tuer le temps, mais aussi pendant les fêtes cérémoniales des colonies.

Se laissant peu souvent impressionner par quiconque, il savait faire preuve de ruse et d’intelligence pour désarçonner son adversaire. Son opiniâtreté et son intransigeance dans le refus de reculer face à la menace, avait été l’une des principales motivations de Luther pour l’ad-

joindre au groupe.

Jason prit une grande inspiration avant d'aller se rasseoir. Quelques mois auparavant, il n'aurait pas hésité à se mesurer à son opposant, tout en sous-estimant sa capacité à la battre. Mais depuis le marathon, la défaite subite face à Zori avait éveillé sa compréhension sur le fait que certaines batailles deviennent inutiles.

– Je sais que ce n'est pas facile de rester objectif quand il s'agit d'un proche, remercia Hans en encourageant le garçon à les rejoindre.

Le jeune homme gratifia l'éclaireur, d'un sourire contraint et résigné, en guise de réponse.

– Nous avons manifestement un petit souci, poursuivit-il.

– Un petit, s'étonna Charles, ton optimisme me rassure.

Cette remarque détendit un peu l'atmosphère, lourde et pesante comme le temps. Avec le crépuscule, les nuages s'amoncelaient au-dessus d'eux, promesse d'épaisses et parfois de violentes averses. Tout au loin vers l'orient, le soleil disparaissait, embrasant l'horizon pour iriser ces nuages d'une couleur de feu. Le contraste de la lumière conférait une allure menaçante à tout ce qui les entourait.

– Sur la route, rien n'est facile ni écrit d'avance. Dans notre quotidien, nous sommes perpétuellement confrontés à des obstacles et des choix difficiles. Comment agir et réagir devant l'inattendu ? Voilà notre défi permanent, expliqua Hans, tout en dévisageant Charles. Nous ne sommes pas inscrits dans une routine comme vous pouvez l'être dans les colonies.

L'éclaireur connaissait le Maître du Savoir et sa faculté de tordre les esprits dans des joutes verbales sans fin. Suivant les conseils préalables de Luther, quand ce dernier l'avait assigné à cette mission, il ne rentra pas dans le jeu de Charles. Il devait lui faire comprendre qu'à l'extérieur de la colonie, son savoir et ses connaissances ne le sauveraient pas, se résigner à lui faire confiance !

– Tu as raison, abdiqua Charles, nous t'écoutons.

– Dans notre cas, deux solutions s'offrent à nous, reprit-il en s'aidant de ses doigts pour illustrer son propos. Croyez notre expérience, affirma-t-il en requérant l'assentiment de Vaka, c'est un vrai luxe de pouvoir encore choisir !

– Cela a l'air plutôt clair, avança Zori. Faire demi-tour ou continuer.

– Si nous rebroussons chemin, je suppose que nous allons passer un hiver de plus à la colonie, objecta Boris que cette perspective ne réjouissait guère.

– Effectivement, confirma Hans. L’obscurité sera presque tombée et nous serons rapidement confrontés à des températures polaires. Sans compter que je ne suis déjà pas sûr que ce vieux tacot pourra arriver jusqu’à Méridien.

– Nous roulons depuis combien de temps ? Quinze, vingt heures, s’exaspéra Jason. Ce n’est rien ! Nous comblerons aisément notre retard.

– Si nous naviguions dans le bon sens, d’ouest en est pour suivre l’astre solaire, je serais d’accord avec toi, reprouva Vaka.

Le Papou avait pris sa décision, tout comme il devinait qu’Hans arrivait au même constat.

– Revenir à la colonie pour repartir aussitôt serait suicidaire, justifia-t-il. Nous perdriions de précieuses heures, en considérant qu’il faudrait inspecter les niveaux du camion et le laisser souffler un peu.

– Vous oubliez Faustine et le savon qu’elle ne manquera pas de nous faire subir, pour avoir quitté la colonie sans vérifier qu’il n’y avait pas de passager clandestin, commenta Boris tout en simulant un frisson d’effroi lui parcourant le dos.

En d’autres circonstances, ses compagnons s’en seraient amusés.

– C’est sûr qu’elle ne ratera pas l’occasion pour faire capoter notre petite escapade, rajouta Charles pensif, la main dans sa barbe comme à son habitude lorsqu’il était soucieux.

– En roulant aussi vite qu’à l’aller, nous allons perdre au minimum 48 heures, expliqua Hans. Pour le moment, les températures sont douces et clémentes, mais la pluie va arriver au fur et à mesure que nous nous enfoncerons dans la nuit. Aussi peu que possible, nous flirtons habilement avec cette limite, nous la fuyons pour ne l’affronter qu’en cas d’urgence.

– Tu penses que les orages vont nous stopper, s’inquiéta Zori.

– Nous serions en autovent, je serais soucieux, répondit-il. Avec le camion, nous devrions être à l’abri de ces mauvaises surprises, même si l’habitable est une vraie passoire. C’est plus le froid qui me tracasse, rajouta-t-il pensif, mais tant que la terre est chaude les températures baisseront doucement.

– Jusqu’à un certain point, après elles chutent vertigineusement, coupa Zori.

S’employant souvent à des tâches extérieures malgré l’obscurité, les colons avaient l’habitude de subir ce phénomène de refroidissement qui suivait une courbe exponentielle.

– Je crains que ce tas de ferraille ne tienne pas le choc face au froid

polaire, prévint le pilote en détournant son regard vers l'engin.

– Très bien, étudions l'autre option, proposa Charles.

– Je vous avertis tout de suite que je ne suis pas d'accord, objecta le jumeau de la clandestine.

– Jason, ouvre ton esprit et considère ta sœur comme une inconnue, conseilla le vieil homme. Pour l'instant, nous discutons, envisageons toutes les possibilités, ensuite nous voterons.

Faisant bonne fortune, il acquiesça d'un grognement. Il décida de se taire, tout en saisissant un caillou, pour se passer les nerfs sur lui en le faisant sauter de sa main gauche à sa main droite. Boris assis à sa droite le surveillait et s'agitait à son tour, de peur de prendre ce projectile virevoltant, sur le coin de la tronche.

– L'option deux que je préconise, précisa Vaka, c'est de rejoindre Méridian comme initialement prévu et d'y passer la nuit. Le relais nous offrira un refuge pour l'hiver. Il contient de quoi subvenir au besoin de toute une horde de nomades, donc une de plus, ne fera pas une grande différence.

– En espérant pouvoir remettre cette jeune fille à Tao, s'il s'arrête à Méridian, rajouta Hans.

– Quelle est cette probabilité ? demanda Zori.

– Les travaux se finissent à Santa-Catalina, affirma Hans. Mais depuis deux ou trois jours-an, nous y séjournons le plus longtemps possible. Pour rattraper notre retard sur le soleil, nous empruntons la piste de Méridian qui reste plus rapide, car plus directe que de longer les côtes, souligna le pilote.

– Tu penses que Tao va suivre cette piste, questionna Charles à son tour.

– À mon avis après le passage des Fuyards, la colonie devrait être opérationnelle, déclara Hans.

– Chut, t'es con ou quoi ? Luther nous a ordonné de ne rien dire, interrompit le Papou.

– Oui, je sais, jusqu'au grand conseil des Peuples du Nord qui doit avoir lieu lors de son prochain passage à Antigua. Mais à qui veux-tu qu'ils le répètent ?

– De toute façon, c'est un secret de polichinelle, précisa Charles, posant sa main sur l'avant-bras de Vaka, dans un geste rassurant. Lors du dernier conseil, nous avons établi cette date butoir et pour ma part, dressé une liste de candidats possible à l'investiture de cette nouvelle colonie.

– Eh bien, vous ne perdez pas de temps, s'amusa Hans.

– Revenons à notre affaire, suggéra Zori. Sur dix, à quelle chance estimes-tu que les Fuyards suivent la route de Méridian ?

– Disons huit sur dix, calcula Vaka, sous le regard approbatif de son compagnon nomade. C'est le trajet préférentiel, avec la saison des

pluies plus abondantes et le dégel, mieux vaut s'éloigner des côtes pour éviter de s'embourber.

– Cela me semble un risque honorable, estima Zori.

– Et que faisons-nous, si personne ne passe ? demanda Jason.

– Ce sera le jour et rentrer à la colonie sera plus simple, expliqua Vaka. Nous avons des autovents en dépôt là-bas, en partant dès l'aube, un équipage peut faire le voyage de retour en toute sécurité.

– Je pense que nous sommes tous d'accord pour continuer, proposa Zori en parcourant de son regard l'assistance afin de gagner leur assentiment. Mais tout dépend de toi, Jason, si tu estimes qu'il faut ramener ta sœur, alors nous retournerons à la colonie.

Jason, le remercia d'un sourire, décidément ce garçon ne méritait pas toutes les misères qu'il lui avait fait subir. Quel connard j'ai été ! pensa-t-il. Apaisé par la discussion, Jason se pinçait les lèvres pour réfléchir. Il n'avait aucune envie de faire demi-tour, ce serait un aveu d'échec et connaissant sa mère, elle ferait tout son possible pour qu'il reste à la colonie jusqu'au retour de son père. La meilleure solution était de ne pas changer de plan pour l'instant, en espérant que les Fuyards passent par Méridien. Pour une fois, lui qui attendait impatiemment les Coureurs, tout en demeurant indifférent à l'arrivée de l'autre tribu, allait prier pour que son vœu soit exaucé.

– OK, continuons jusqu'au relais, lâcha-t-il au grand soulagement de tous ses voisins.

Recette de savon avec de la cendre

Savoir-faire et traditions équatoriennes par Charles, premier Maître du Savoir, au jour 167

Quelques siècles avant le Chaos, on se servait de différents éléments, pour créer les savons comme avec de la graisse animale, et d'autres, réalisés avec des cendres.

Le savon d'Alep, notamment, était fabriqué avec des cendres de laurier, quant au savon de Marseille qui était le plus répandu, avec de l'huile d'olive !

La cendre a la particularité de contenir de la potasse qui une fois mélangé avec de la graisse végétale ou animale, se transforme en savons. Mais attention, pas n'importe quel type de cendre, seule celle de bois est riche en potasse.

Deux siècles après le Chaos, nous trouvons encore aujourd'hui du bois, dans les ruines des anciennes villes, sur les rivages de notre continent. Mais le bois est rare et précieux depuis que les arbres ont disparu d'Équatoria, contrairement à la graisse.

Si l'huile végétale devient inestimable, les nomades en rapportent parfois de leurs expéditions, nous arrivons à produire dans les colonies grâce aux éleveurs et à nos pêcheurs, de la graisse animale.

Donc pour faire sa lessive avec des cendres de bois :

Mélanger deux verres de cendre de bois dans un litre d'eau. Laisser reposer dans l'eau en remuant de temps en temps. Filtrer le résultat en le plaçant dans un entonnoir constitué de plusieurs torchons. Diluez une partie de l'extrait de cendre obtenu avec de l'eau, vous avez de la lessive !

Pour faire son savon avec des cendres de bois :

Dans un pot en verre, mélanger 500 ml d'extrait de cendre et 1 cuillère à soupe d'huile végétale. Un nuage blanc se forme au bout d'un certain temps. Fermer le pot, bien mélanger tous les jours et le placer au-dessus d'un point chaud. Dès qu'il n'y a plus de gras sur le bord du pot après l'avoir agité, le résidu blanc étant de la glycérine. Le savon est prêt à être utilisé !

Si on le laisse s'évaporer dans un coin, on obtient du savon noir qui mélangé avec de l'argile, se transforme en savon dur, idéal pour se laver le corps !

INTRUSION

La tempête de neige perdait de sa violence, le rideau blanc dressé devant eux, obligeait Hans à rouler au pas. Le conducteur ne dépassait pas les 20 km/h, et il avait toutes les peines du monde à distinguer les limites de la nationale 45 qui les emmenaient en direction du nord, vers la base militaire de Méridien, vers le relais des nomades qui devait les abriter durant la longue nuit.

Une chance pour eux, le relief se révélait peu accidenté et la portion de route ne comportait pas de pièges notoires. Les tribus itinérantes en connaissaient les dangers. La couverture neigeuse qui s'épaississait d'heure en heure ne dissimulait pas encore les gros obstacles.

Ce chemin, Hans et Vaka le suivaient régulièrement, même s'ils avaient l'habitude de le prendre dans le sens inverse. En direction du sud pour rejoindre Mobile, avant de bifurquer vers l'est, vers la ville de Jacksonville. Une fois la ville de Mobile passé, Hans savait que l'expédition serait sortie d'affaire. Même si le camion rendait l'âme, Charles pourrait finir, à pied, le court trajet les séparant du relais. Seul le danger du thermomètre plongeant inexorablement devenait inquiétant.

La pauvre bâche qui recouvrait l'habacle les protégeait si peu du froid mordant. Tous les membres de l'expédition avaient revêtu leurs habits chauds. L'hiver était là !

Boris ne regrettait plus de se trouver à l'arrière, imbriqué dans les sièges, avec Julia intercalée entre lui et Jason. Plus moyen de bouger un orteil, mais ils ne s'en plaignaient pas, bien au contraire, en se serrant les uns aux autres, ils préservaient leurs chaleurs corporelles.

Sur la banquette avant, Vaka regardait, à travers ses lunettes de voyage, la route pour épauler Hans dans son pilotage. Le Papou qui avait déplié une carte sur ses genoux qu'il maintenait de ses moufles prenait son rôle de copilote extrêmement au sérieux.

Ce n'est pas ses deux voisins de droite qui contesteraient ses indications. Zori et Charles s'étaient recroquevillés vers l'avant, pour échapper au vent glacial qui s'engouffrait un peu partout dans l'habacle ouvert aux quatre vents. Les mécanos avaient allégé au maximum les véhicules, les débarrassant, entre autres de ses portières et de son pare-brise.

Si la neige était ennuyeuse, la fin de la tempête annoncerait une chute des températures encore plus vertigineuse. L'air chaud ne se heurtant plus aux masses d'air froid, cela inaugurerait l'épilogue de la saison des pluies et au début de la nuit, glaciale et obscure !

Le moment où les colons se calfeutraient dans les hommitières. Le Papou savait qu'il ne devait pas lambiner et vite se mettre à l'abri, en

mode de survie !

– Nous n’allons pas tarder à voir Méridian, s’écria Hans tout joyeux.

Du moins, c’est ce que laissait entendre le son de sa voix. Entre sa chapka, ses lunettes de pilote découpées dans un vieux masque à gaz, son écharpe et son blouson molletonné, pas moyen de voir l’expression de son visage. Seule l’extrémité de son nez, devenu totalement insensible, le bout de nez, restait encore en contact avec le monde extérieur. L’organe olfactif, devenant aussi douloureux qu’inutile, même un putois aurait pu se glisser dans l’habitable sans qu’il ne se rende compte de l’odeur. L’unique surprise aurait été de trouver un de ces mammi-fères toujours en vie !

– Dans peu de temps nous serons au refuge, devant un bon feu ! s’écria-t-il pour reconforter ses compagnons d’infortune.

Cette perspective réchauffa le cœur de Charles qui se demandait si la mort ressemblait à cette expérience toute nouvelle pour lui. Tellement son sang se glaçait dans ses veines. Quand l’hiver arrivait, le Maître du Savoir ne sortait jamais dehors, pour quoi faire ?

Son travail au contraire consistait à profiter de cette période de quiétude, pour prodiguer son enseignement. À l’inverse de ses concitoyens, cette perspective d’enfermement, en se terrant dans le confort de l’hommitière, le rendait d’humeur joyeuse. Une longue accalmie, à lire des livres près de la cheminée centrale de la salle du conseil, à donner des cours aux petits, mais aussi aux grands qui se mêlaient aux plus jeunes pour tromper l’ennui.

Bien sûr, retrouver le jour n’était pas déplaisant, ne serait-ce que pour échapper à l’odeur fétide qui emplissait l’hommitière vers la fin de la nuit. La promiscuité entre les colons n’était pas sans désagrément. Mais les températures clémentes duraient si peu, avant que la canicule ne s’installe pour de longs mois. Une période se révélait de plus en plus pénible pour son organisme vieillissant.

– Regardez voilà le panneau ! s’exclama le pilote, pas mécontent d’arriver à bon port.

Jamais, de mémoire de nomades, un si long trajet en sens contraire n’avait été effectué. Un exploit atténué par l’utilisation du camion, mais l’événement prendrait, sans nul doute, une place importante dans l’histoire des Peuples du Nord. À condition bien sûr, de survivre pour pouvoir la raconter !

Finalement peu d’embûches avaient ralenti leur progression, constatait Hans, si ce n’est le blizzard glacé. Sa plus grande crainte, de voir le vieux fourgon de troupe militaire défaillir pendant leur périple, ne

s'était pas réalisée. Encore une fois, Hans, agréablement surpris par la robustesse de la technologie du monde d'avant, se demandait comment ces ancêtres, si ingénieux, n'avaient pas réussi à trouver les clefs pour survivre, indépendamment de tous les moyens techniques qu'ils possédaient.

– Prend à gauche, bon sang, ordonna Vaka.

– Merde, j'ai failli rater la bretelle, s'excusa le pilote, qui perdu dans ses réflexions, n'avait pas distingué le panneau indiquant la base aérienne de Méridian.

– Oui, j'ai vu ! Dommage tu réalisais presque un sans-faute, se moqua-t-il.

Hans se contenta de sourire d'en dessous de son écharpe.

– Vous voyez le truc là-bas ? désigna Vaka à ses compagnons, en pointant un édifice cylindrique haut de plusieurs mètres. La caserne de Méridian se trouve à ses pieds ; nous sommes arrivés ! s'exclama-t-il enjoué.

Lui, d'habitude si réservé, répudiait à manifester ses sentiments, laissait sa joie teintée de soulagement, éclater librement. Hans ne put réfréner, en saluant d'un grand coup de Klaxon, l'annonce de son copilote. Une des rares options, avec les phares, que les mécanos avaient jugés utiles, même si habituellement, les nomades faisaient preuve de plus de discrétion. Mais qui pouvaient les entendre ? Seul, une bande de fous partie à la recherche de ne je sais quoi, pouvait se risquer dans le blizzard !

Le véhicule parcourut encore un ou deux kilomètres avant de s'arrêter devant les grilles de la base. Hans sauta prestement, en bas du camion pour se diriger sur la gauche du portail. Il s'agenouilla pour dégager furieusement de la cachette, la clef du cadenas fermant la barrière métallique. Cela lui prit quelques secondes, de retrouver la planque, recouverte par une épaisse couche de poudreuse. Le spectacle, comparable à une poule grattant le sol pour récupérer quelques miettes à becter, ne suffit pas à dérider ses équipiers, transis de froid.

– Putain de neige, marmonna-t-il avant de brandir victorieusement le précieux sésame.

Sans attendre, il ouvrit la grille en défaisant les chaînes. Jusqu'alors, les nomades prenaient peu de précautions à fermer à clef, leurs relais. À part eux, personne ne passait dans le coin. Mais les récents événements changeaient cette insouciante habitude, même si Hans restait persuadé qu'une chaîne, à moitié rouillée, n'empêcherait nullement un intrus de rentrer !

Une fois les barrières grillagées grandes ouvertes, Vaka installé au volant du camion ne tarda pas à pénétrer dans l'ancienne base militaire pour aller se garer à l'intérieur du hangar dissimulant l'entrée de leur refuge. De là, ils pourraient décharger leurs bardas et prendre leurs aises dans le bunker souterrain, précieux vestiges de la guerre froide et de la menace nucléaire.

Hans rejoignait l'équipage tandis que Vaka s'apprêtait à entrebâiller les portes de l'entrepôt. Il vit son ami stopper net, comme un chien de chasse à l'arrêt devant un lapin. Encore deux animaux, qui comme le putois, étaient rentrés au panthéon des victimes du Chaos !

– Que se passe-t-il ? demanda Hans, quelque peu surpris par son attitude.

Il caillait sévère, pas le moment de tomber en admiration devant de la neige. Sans répondre, Vaka dégaina son couteau de chasse qu'il portait toujours à la ceinture de son pantalon. Très lentement, il se mit à tourner sur lui-même.

Hans, recula effrayé, s'interrogeant sur la santé mentale de son compagnon. Parfois, les Papous devenaient très bizarres, surtout enivrés par une boisson alcoolisée.

– Vaka, tu as picolé en cachette ou quoi ? Tu me fais flipper, lança-t-il tout en stoppant d'un geste de la main, le reste de l'équipage qui était descendu du camion.

– Espèce d'idiot ! Regarde par terre, chuchota-t-il pour expliquer son comportement.

Hans, interloqué, s'approcha des portes du bâtiment. À son tour, sans mot dire, il se saisit de son arme. Une sorte de scalpel qu'il déplia lentement. Comme son compagnon, il scrutait les alentours, sur la défensive.

– Que se passe-t-il ? demanda Charles, inquiet par l'attitude bizarre des deux nomades.

– Chut, ordonna Vaka en passant près de lui pour grimper sur le véhicule afin d'avoir un point de vue en hauteur, nous ne sommes pas seuls ici, affirma-t-il soucieux.

À son tour, Zori aperçut les traces de pas toutes fraîches entrantes et sortantes du bâtiment. Elle s'arrêtait net, pour laisser place à de fins sillons rectilignes. Probablement des vélos, avec des remorques attachées à leurs culs. Un moyen de locomotion peu bruyant expliquera la discrétion de leur fuite.

Sans les coups de Klaxon intempestifs de Hans qui les avait alertés de leur approche, l'équipage aurait surpris les pillards en flagrant délit.

Recette de déshydratation des légumes

Savoir-faire et traditions équatoriennes par Charles, premier Maître du Savoir, au jour 167

Avant le Chaos, la déshydratation forcée se faisait dans des fours à des températures auxquelles les enzymes et certaines vitamines ne peuvent résister.

N'ayant plus accès à cette technologie, la méthode actuelle utilisée pour le séchage des viandes, poissons et fruits, consiste à la suspendre à température ambiante, au soleil dans un endroit sec et ventilé. Dans ces conditions, les germes anaérobies responsables de la putréfaction ne peuvent proliférer.

Le séchage bien conduit permet aussi d'éviter le gaspillage des légumes frais surabondants pendant la saison de cueillette.

Si les légumes peuvent constituer un excellent apport alimentaire en fibre, il est préférable cependant de les réhydrater avant consommation afin de leur rendre un index glycémique comparable à celui des légumes frais.

Pour ce qui est des graines oléagineuses comestibles fraîches, un séchage spontané peut se faire aisément à température ambiante.

En grande distribution, elles sont, pour la plupart, séchées à chaud et donc à éviter au même titre que celles qui ont été grillées et salées. Le séchage idéal peut se faire à l'aide d'un dessiccateur électrique que l'on réglera entre 18 °C et 45 °C.

À VIVE ALLURE!

La longue cohorte d'autovents propulsés par un vent sud/sud-ouest soulevait un épais nuage de poussière. Très en avance sur l'horaire habituel, le convoi s'étirait sur plusieurs kilomètres. En roulant tambour battant, avec des pauses raccourcies au minimum, les nomades n'empiétaient plus sur saison intermédiaire. Pour devancer les pluies précédant le crépuscule, mais de ce fait, ils subissaient la canicule de la fin de journée. La traversée du Sahara Atlantique s'effectuait en quatre semaines, soit une trentaine de jours pour accomplir les 6000 kilomètres depuis Antigua.

Pour suivre le rythme du soleil, les itinérants devaient parcourir une centaine de kilomètres quotidiennement. En quittant une colonie à l'extrême limite de la nuit, quelques jours de roulage intensif suffisaient à rattraper le retard sur l'astre solaire. Une fois la douceur du climat retrouvé, il se contentait de garder une cadence et de profiter au maximum des températures clémentes. Le voyage se rythmait par les explorations, avec l'espoir de dénicher quelques ressources utiles. Mais dans le Sahara Atlantique, autrefois recouvert d'eau, il n'y avait pas grand-chose à se mettre sous la dent.

Luther laissait à Arava le soin de conduire l'autovent, tout en finissant de faire un point sur sa carte. Enfin soulagé d'avoir franchis la fracture de Vema, une zone particulièrement accidentée où le convoi devait souvent mettre pied à terre afin de porter, de tracter les véhicules pour s'extirper des crevasses ou se hisser sur les reliefs.

Dans sa jeunesse, Charles leur avait brièvement décrit le fonctionnement de la croûte terrestre pour leur expliquer comment apparaissaient les montagnes. Le Chaos avait quelque peu modifié ce phénomène. L'inertie des matières en fusion du noyau central, lors de l'arrêt de la rotation terrestre, avait fortement ralenti la dérive des plaques tectoniques. Pourtant, la fracture de Vema demeurait un endroit particulièrement hostile, à l'activité volcanique et sismique très fréquente.

Les nomades appréhendaient cette portion du voyage. D'une année sur l'autre, le relief et les points de passages habituels se trouvaient bouleversés. Mieux valait avoir de l'avance, pour pallier à l'imprévisible. La chance leur souriait, à part quelques éboulements, facilement contournés. La remontée vers le nord-est, en direction de l'île de Lanzarote, lieu de villégiature de leur prochaine colonie, s'effectuait à toute allure.

Le vent soufflait de nouveau, en plein dans leur dos, en attaquant la longue plaine abyssale des Canaries. Sur cette vaste étendue où les limons et les sédiments s'étaient accumulés pendant des millions d'années, ce qui nivelait les aspérités du relief. Désormais, peu d'obstacles naturels entraveraient leur progression.

À sa droite, Luther apercevait au lointain les massifs du talus continental africain, sur lesquels se trouvait l'ancienne colonie du Cap-Vert. Aujourd'hui en zone aride. En contournant par le sud la faille médio-atlantique, il s'était considérablement éloigné de l'océan boréal et de son atmosphère riche en oxygène. Le moindre effort épuisait rapidement les membres des équipages. Mais la brise qui se renforçait au fur et à mesure de leur avancée, dans ce paysage monotone et désertique, annonçait le retour du convoi à proximité des rivages océaniques.

Une détonation, suivie d'une embardée, arracha Luther de ses méditations contemplatives. La panique s'emparant de son jeune pilote, il actionna la manette pour libérer les grappins d'urgences, afin de stopper le véhicule. Arava, agrippé au volant, essayait tant bien que mal de maîtriser l'engin pour éviter qu'il ne se retourne.

Les deux ancrs métalliques, au cul de l'autovent, virevoltèrent le temps de trouver une prise solide dans le sable. Le véhicule se cabra, avant de se poser lourdement sur le sol. Harnaché aux sièges par leurs ceintures de sécurité, l'arrêt brutal leur coupa le souffle. Un mal nécessaire leur évitant l'expulsion de l'habitacle qui à cette vitesse pouvait être fatale ! Le vent, indifférent à leur drame, continuait de gonfler les voiles provoquant des soubresauts de l'autovent. Le véhicule semblait convulser, vouloir reprendre sa route contre la volonté de ces satanés grappins qui entravaient cet espoir.

– Vite, baisse les voiles, ordonna-t-il à Arava en le secouant par les épaules pour le sortir de son apathie. Arava, actionne la manivelle à ta gauche, hurla-t-il, sinon le mât va s'arracher.

Encore sous le choc, celui-ci réagit enfin, et se mit à tourner frénétiquement la poignée, censée enrouler la voile. Heureusement, le mécanisme n'avait pas souffert de ce coup du destin. Légèrement abrutis, ils restèrent quelques instants sans bouger à contempler l'horizon avant que Luther ne s'esclaffe.

– Voilà ton premier accident, salua-t-il en le gratifiant d'une tape sur l'épaule, plus amicale cette fois-ci.

Le créole descendit du véhicule en premier alors que des Coureurs le rejoignaient pour s'enquérir de leur état de santé. Luther les rassura d'un geste du pouce levé vers le haut.

Bernie et Andréas avaient rebroussé chemin. Collés à leurs talons, ils avaient évité la collision de peu.

– Putain, la frousse, s'exclama Bernie en venant à sa rencontre. Vous êtes de véritables dangers publics.

– Désolé, mais les deux pneus arrière ont explosé, constatait-il en inspectant l'autovent.

– Tu m'étonnes, le sable est brûlant, rétorqua son ancien chauffeur.

– Nous profiterons des réparations pour nous reposer, proposa Luther. Nous devons de toute façon nous regrouper avant notre arrivée à Lanzarote.

– Bonne idée, salua Andréas qui venait de le rejoindre après s'être désaltéré. Nous roulons comme des tambours, à ce rythme on va rattraper les Coureurs, maugréa-t-il en réajustant son foulard autour de son crâne.

– Si tu râles, c'est que tu es en bonne santé, punctua le créole.

– Ce n'est pas grâce à toi, à croire que tu veux ma mort, ironisa-t-il en se dirigeant vers son véhicule, pressé de monter la tente afin d'avoir un peu d'ombre.

Luther le regarda s'éloigner d'un œil amusé. Bernie avait déjà passé les consignes auprès des autres équipages, pas fâchés d'apprendre la nouvelle, même si les raisons de l'empressement de leur chef à rejoindre le plus vite possible la colonie des Canaries leur apparaissaient comme une évidence.

LES 6 GRANDES EXTINCTIONS

Encyclopédie du 23e siècle par le Professeur Sully

Source : Compilation de données recueillies dans les manuels d'histoire du XXIe siècle

Première extinction de masse !

L'extinction de L'Ordovicien

Elle est survenue il y a de cela 445 millions d'années, c'est la seconde extinction de masse la plus importante de l'Histoire.

À cette époque, 70 % des espèces animales sont rayées de la carte des vivants...

En ces temps éloignés, le niveau de la mer était plus haut de 100 mètres et la terre ferme n'hébergeait aucun être vivant, rien ne poussait et l'oxygène y était bien plus rare qu'aujourd'hui.

Il serait donc plus juste de dire que 70 % de la vie des océans a été réduite à néant.

De ce que l'on sait, à cette époque, l'espèce dominante était le trilobite (une sorte d'arthropode) qui mesurait de quelques centimètres à une dizaine de centimètres, dominant le fond des océans depuis une centaine de millions d'années.

Les principaux rivaux des tribolites sont :

- Orthocères : sorte de gros mollusques*
- Nautiloïdes : sorte de mollusques en forme de coquillage longs de six mètres*
- Euryptérides : sorte de scorpions de mer de 100 kg atteignant les deux mètres de long*
- Astrapis : une autre espèce arpente les eaux de cet ancien océan, il s'agit de petits poissons pas plus longs qu'une main, ils sont les premiers animaux connus qui possèdent une colonne vertébrale et donc l'ancêtre de tous les futurs êtres vivants vertébrés de la planète Terre.*

Ces espèces vivent ensemble dans l'unique océan qui recouvre toute la Terre, j'ai nommé l'océan Panthalassa.

FILATURE

Hans avait allumé le poêle à charbon à l'intérieur du Bunker. La caserne disposait d'un stock conséquent de ce minerai. Plusieurs tonnes entreposées dans le coin d'un hangar et oubliées par la garnison alors en poste attendaient d'être utilisées. Les militaires n'aimaient pas le gaspillage et quand le système de chauffage des bâtiments s'est modernisé en passant au fuel, rechignant de jeter aux rebuts cette réserve, ils l'avaient gardée pour des jours plus sombres. Lorsque le chaos arriva, l'aviation fut rapidement clouée au sol et le régiment quitta la base, pour être redéployé au sein des villes à des fins plus utiles. Faisant le bonheur des nomades quand ils découvrirent cette base, une centaine de jours-ans plus tôt.

Cette caserne recélait d'autres trésors. Si les militaires avaient emporté l'armement, ils laissèrent intact une grande partie du parc mécanique, ainsi que du matériel de premier secours, un grand stock de vêtements, des blousons, des chaussures, des lunettes d'aviation et même des rations de survie. Tout étant impeccablement emballé pour résister aux affres du temps, au contraire de l'entrée du bunker souterrain, qu'ils avaient dissimulé à la hâte, pour le sécuriser d'éventuels pillards. Peut-être pensaient-ils pouvoir le réaménager, une fois le calme revenu ?

Mais le Chaos en avait décidé autrement ! Une vraie aubaine, dont profitaient aujourd'hui les nomades lors de leur passage et qui offrait un abri sûr à l'expédition, du moins c'était ce qu'ils prévoyaient.

Autour d'une table en bois du réfectoire, qui en comptait une bonne dizaine, s'étaient attablés Zori et ses compagnons, dégustant en silence, un breuvage que leur avait préparé Vaka. Pour les anciens colons, c'était une grande première, la consommation d'une nouvelle boisson que les nomades gardaient jalousement pour eux. La caserne disposait d'un tout petit stock de ce produit, impeccablement conservé dans des boîtes hermétiques. La rigueur et la prévoyance militaires avaient parfois du bon.

— C'est amer, s'étonna Boris en avalant une petite gorgée de sa tasse qu'il tenait précieusement à deux mains, autant pour réchauffer ses doigts encore engourdis que pour faire attention à ne pas en renverser une goutte.

— Je n'aime pas trop ! Mais c'est chaud ! rajouta Julia.

— J'en avais déjà bu une fois, lors d'un conseil, se rappela Charles. C'est du café n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Hans qui fermait la trappe du poêle à charbon, après avoir remis une pelle de combustible. Ceci fait, il revint s'asseoir avec eux. C'est meilleur avec du sucre, mais il n'y en a plus, s'excusa-t-il.

Le silence s'installa de nouveau. Religieusement, tous burent l'infusion. Combinée avec la chaleur de la pièce, elle leur redonnait des couleurs. L'accalmie dura quelques minutes avant que Zori ne pose la question qui taraudait ses compagnons, depuis cette inquiétante découverte lors de leur arrivée.

– Que faisons-nous ? commença-t-il, nous cherchions des signes d'une présence étrangère, nous y sommes !

– Manifestement, nous avons fait fuir un petit groupe de visiteurs par notre irruption bruyante, commenta Vaka tout en lançant un regard de reproche à son pilote.

– Je ne pouvais pas deviner, répliqua Hans qui se sentait ciblé.

– C'est peut-être un mal pour un bien, suggéra le Maître du Savoir. Qu'aurions-nous fait si nous nous étions retrouvés nez à nez avec eux ? Nous ne sommes pas des guerriers, juste quatre adolescents, un vieillard et deux nourrices.

– Merci pour les nourrices, lança Vaka faussement offusqué, ce qui arracha un sourire au reste de la tablée. Mais tu as raison, nous n'étions pas préparés à cette éventualité. Pour être honnête, je doutais que nous tombions sur des pillards, des barbares ou je ne sais qui ?

Le papou faisait tourner sa tasse vide dans ses mains, inquiet et préoccupé.

– Même avec les événements récents, demanda Zori.

– J'imaginai une réponse logique, que les traces dénichées à Santa-Catalina avaient pu être laissées par l'un d'entre nous ou par l'équipe de Tao, se justifia-t-il.

– Et comment expliquais-tu la découverte d'un bébé ici même, 16 jours-an plus tôt ? continua Charles.

Zori fixait le nomade, intéressé d'avoir son avis. Le jeune homme n'était pas dupe, Luther lui avait adjoint deux de ses sbires pour l'aider dans son raid, mais il ignorait leurs véritables fonctions. Était-ce des surveillants chargés de prendre soin d'eux dans un climat hostile ? Avaient-ils reçu des ordres clairs et précis en cas de menace ?

– Je n'étais pas là lors de cette découverte, je suis pragmatique et je crois ce que je vois, se contenta-t-il de répondre évasif.

– Pragmatique comme Saint-Thomas, ironisa Charles.

– Comme qui ?

– Laissez tomber, c'est un vieil adage religieux.

– Donc clairement, tu pensais que mon origine était un mensonge, relança Zori.

– Oui, avoua-t-il légèrement honteux. Je sais que les chefs ne nous

disent pas tout et la plupart du temps, c'est pour notre bien. Je ne creuse pas pour connaître la vérité. Je me contente d'obéir.

– Tout cela est bien joli, mais Zori a raison, que faisons-nous ? questionna Boris.

– Que voulez-vous faire, vous lancer à leur poursuite ? s'étonna Hans. La nuit tombe, dehors les températures vont rapidement devenir dangereuses.

– La sagesse exigerait que l'on suive tes conseils, approuva Charles. Mais Vaka vient de le souligner, aurons-nous une autre chance ? Combien de fois êtes-vous tombé sur eux, jamais. Vous n'avez seulement découvert que quelques indices de leurs présences en deux siècles, conclut-il.

– Charles a raison, rajouta Jason qui n'avait encore rien dit. Si notre entreprise a pour but de trouver des preuves d'une vie, autre que les Peuples du Nord, alors l'occasion est trop belle pour ne pas être saisie.

– Ils ont de l'avance, précisa le Viking peu enthousiaste à l'idée de ressortir.

– Mais les traces laissées dans la neige seront faciles à suivre à distance, opposa Jason.

– Tu sais ce que cela implique pour Julia, coupa Zori.

– Autant vous prévenir que si vous croyez que je vais rester ici toute seule, s'emporta aussitôt la jeune fille, vous vous fourrez un doigt dans l'œil.

Jason soupira tout en levant les yeux au ciel.

– J'imagine, murmura-t-il, que tu devras nous accompagner.

– Vous êtes cinglés, s'exclama Hans en bondissant de sa chaise pour les toiser. Hors de questions de quitter cet abri pour risquer notre vie dehors, vous rêvez les amis ! ordonna-t-il avec autorité.

– Tes ordres, sont-ils de nous protéger ou non ? demanda Zori sans se laisser impressionner qui scrutait avec calme, mais détermination le pilote.

– C'est justement ce que je fais, affirma-t-il ses poings rivés sur ses hanches.

– Alors, écoute-moi bien, Hans, prononça Zori flegmatique en se levant pour lui faire face à son tour et lui démontrer que sa tentative d'intimidation ne marcherait pas sur lui. Dès le début, j'ai prévenu Luther de mes intentions, poursuivit-il avec l'aplomb de sa jeunesse insouciant. Je ne force personne à me suivre, mais je vais m'engager à leurs trousses.

– Je l'accompagnerai, confirma Boris.

– Moi aussi, enchérît Jason. Avec mon pot de colle de sœur, évidemment.

Julia ne put réprimer une esquisse de sourire de satisfaction, à l'idée

que son frère avait intégrée qu'elle faisait partie de l'expédition.

– Même si je n'en ai pas trop envie, il me semble ne pas avoir le choix, se résigna Charles.

Hans restait impassible, tout en cherchant un moyen de les dissuader. Devait-il les garder de force en les emprisonnant dans un dortoir ?

– Je vous accompagnerai pour vous guider !

Le pilote, incrédule, se tourna vers son frère de route.

– Pas toi, Vaka, déplora-t-il de voir le seul allié potentiel pour lutter contre cette folle entreprise, retourner sa veste. Tu connais les risques de s'aventurer sur la route en pleine nuit ?

– Raison de plus pour les escorter, se justifia le Papou. Notre mission initiale reste inchangée, les protéger avant tout. Mais rappelle-toi aussi de notre vocation en tant que Nomades, asséna-t-il avec ferveur, celle de prendre soin des colons !

– Je veux, autant que toi, découvrir si ces intrus sont un danger pour nos colonies, se défendit l'éclaireur offusqué. Mais Luther ne nous le pardonnera jamais si cela tourne mal !

– À qui le reprochera-t-il si nous tombons dans un traquenard ? répliqua son compagnon.

Hans, à court d'arguments, reprit place sur la banquette. Il n'arriverait pas à les faire changer d'avis et sans l'aide de Vaka, inutile d'imaginer de pouvoir persuader ces imprudents rester à l'abri du relais.

– Très bien, ils doivent avoir tout au plus une heure d'avance sur nous, débuta Zori, prenant l'air résigné de Hans pour un signe d'acceptation de leur décision collégiale.

– Nous allons transférer des provisions sur des autovents que nous gardons en stock en cas de panne, ordonna Vaka. Il faut les alléger au max, le vent va être plus faible.

– Leur campement doit être à quelques heures d'ici, proposa Hans tout en ignorant les sourires en coin de ses camarades, tout heureux de le voir réagir et de prendre les choses en mains. Espérons qu'ils ne soient pas aussi stupides que nous, rajouta-t-il ironique, pour s'éloigner si longtemps dans le froid. Nous partons dès que possible, décréta-t-il en quittant sa chaise pour rejoindre le couloir menant au hangar des véhicules qui se trouvait au-dessus de leurs têtes.

Comme un seul homme, toute la tablée se leva. Oubliant la fatigue du voyage par la montée d'adrénaline qui avait reboosté leurs batteries. Chacun piaffait d'impatience de se lancer à la poursuite de ces incon-

nus. Hans arrêta Zori, en le prenant par le bras. Attendant calmement que ses compagnons sortent de la cantine.

– Une dernière chose, je vous donne 48 heures pour trouver leurs repères, commença-t-il, au-delà de ce délai, nous reviendrons. Ce n'est pas négociable, prévint-il.

Zori acquiesça de la tête, ce marché lui semblait équitable !

* * *

Charles suivait prestement le petit groupe, en direction de la sortie du bunker souterrain, débouchant dans le hangar dans lequel ils avaient stationné le camion lors de leur arrivée. La promesse d'hiberner tranquillement dans ce bunker s'était évanouie en quelques heures.

Quel dommage de ne pas avoir le loisir de farfouiller librement dans la bibliothèque que les nomades avaient constituée au fil du temps. Il avait à peine eu le temps d'apercevoir le fourbi composé de livres, de bandes dessinées, de brochures et même de quelques disques de musique. Sans nul doute qu'un seul hiver n'aurait pas suffi à tout répertorier et mettre un peu d'ordre. Malgré le regret de ne pouvoir satisfaire son appétit intellectuel, il se sentait gagné par l'excitation du danger. Enfin, il saisissait l'exaltation des nomades, à reprendre la route vers l'inconnu. Longtemps, ce sentiment avait été empreint de mystère, lui qui avait grandi dans le seul horizon qu'il pouvait contempler tout autour de sa colonie d'Antigua. Sa curiosité s'étant largement nourrie des récits romanesques, des écrits scientifiques et des livres d'histoires de l'Ancien-Monde, confortablement installée dans la douceur de l'humanité, suffisant à étancher sa soif de savoir. Dehors, le monde était dangereux, hostile et aride.

Le vieil homme laissa aux plus jeunes, le soin de préparer les autovents sous les consignes avisées d'Hans tandis que Vaka de son côté vérifiait et répartissait les provisions équitablement sur les quatre véhicules.

Hans avait discrètement glissé à l'oreille du Papou que 4 jours de ravitaillement, tout au plus, suffiraient pour leur petit raid. Pas besoin de détails superflus pour que Vaka comprenne les intentions de son ami, à ne pas s'éterniser trop longtemps dans le froid polaire de la nuit.

– Boris, va me chercher presto de quoi graisser les essieux, indiqua Hans au Viking en lui désignant l'établi où les mécanos rangeaient leurs outils.

– OK, répondit le jeune homme qui n'avait aucune idée de ce qu'il devait ramener.

Dans les colonies, ils avaient très peu le loisir de bricoler de la méca-

nique. Hans du coin de l'œil le vit hésitant devant l'établi.

– Regarde sur ta gauche, précisa-t-il, tu vas apercevoir une sorte de gourde en métal muni d'un long bec verseur avec une gâchette.

Le Viking remua quelques boîtes rouillées, remplies de vis et de boulons avant de brandir triomphalement la burette.

– C'est ça ?

– Bravo, confirma Hans.

Boris s'exécuta, aussi fier que le jour où il avait découvert un énorme coquillage en forme de corne sur la plage, avec le refroidissement des océans. Ce genre de trophée était rarissime.

Hans lubrifia soigneusement et généreusement tous les rouages et les engrenages de l'engin. Zori qui les avait rejoints lui donna un coup de main après avoir observé la manœuvre. Il trouva une autre burette à huile pour aller s'occuper de l'autovent suivant.

– Tu veux améliorer leur performance, s'enquit-il tout en arrosant abondamment les moyeux d'une des roues.

– Le vent est faible, confirma Hans, maintenant que la nuit est là, il faut augmenter le rendement du véhicule. Mais la graisse va aussi éliminer les petits grincements et rendre l'autovent plus silencieux, précisa-t-il.

Zori approuva d'un hochement de tête. Durant le trajet les menant au relais, à chaque halte, il avait été frappé par le mutisme ambiant, parfois oppressant de la nature environnante. Plus un seul bruit, seul le vent le dérangeait dans cette veillée funèbre devant la disparition de la vie apparente d'Équatoria. La terre si bruyante avant le Chaos s'était tue. Un son, si faible soit-il, apparaissait comme un vacarme, se propageant sans limites et sans obstacle sur cette terre désolée.

Un chasseur se devait de rester silencieux, pensa Zori. Hans possédait l'expérience et la ruse d'un bon éclaireur, ne négligeant aucun détail pour mener à bien sa mission. Luther ne lui avait pas donné sa confiance sans raison et si Zori se félicitait de compter sur lui en cas de pépin, même si une petite lueur de méfiance continuait à briller tout au fond de son esprit. Entre la ruse et roublardise, il n'existait qu'une mince limite.

Pendant la maintenance des engins, le Maître du Savoir avait déballé le contenu de son sac sur le sol du hangar. Presque l'intégralité de ses possessions acquises après 69 jours-ans. Des livres et quelques rouleaux de papier, une paire de sandales, une tunique de rechange, deux pulls en laine, quelques sous-vêtements, une ceinture, un chapeau, une paire

de lunettes de soleil, des affaires de toilette comprenant un peigne, un ciseau, une brosse à dents à laquelle il ne restait presque plus de poils, un flacon de parfum qu'il avait reçu comme cadeau pour ses 60 jours-ans, son vieux turban qui le protégeait du soleil ardent en pleine journée, une ceinture, une corde, un stylo-encre avec son réservoir.

Avant de partir, il avait offert à Antoine, son successeur dans sa fonction de maître de savoir de la colonie qu'il avait occupée pendant un demi-siècle, quelques propriétés devenues inutiles. Tout en lui léguant son fameux cours d'histoire moderne, avec la recommandation de l'enrichir et de le tenir à jour.

Ses maigres possessions contenaient dans un sac à dos de voyage. Toute une vie réduite à quelques babioles ! Presque risible, en comparaison des hommes du monde d'avant qui passait leur existence à cumuler frénétiquement des biens et des richesses de façon compulsives, pour finalement finir au fond d'un trou. Quelle absurdité !

Même si le changement de plan l'obligeait à voyager plus léger et devenir pragmatique, il hésitait à se séparer d'une partie de ses souvenirs, ayant la désagréable impression d'effacer un morceau de sa mémoire.

Il se décida à garder quelques vêtements de rechange. Le reste, il le léguait à la communauté. Luther qui repasserait par la base dans quelques mois, saurait en faire profiter qui le mérite.

Il referma son sac après avoir rangé ses affaires, le soupesa, satisfait du poids respectable atteint. Au dernier moment, il se ravisa pour saisir un des livres qu'il avait délaissé. Un formidable roman de fiction, rempli d'histoire aussi extraordinaire que farfelue. Non, il ne pouvait pas décemment abandonner le premier livre imprimé, le livre le plus lu dans le monde. Il remit la bible dans son sac !

SAMEDI 30 SEPTEMBRE 2017

Jour 181 après le chaos

Début de la conversation à 9 h 12

Objet : Retranscription d'une conversation audio

Lieu : Maison-Blanche, Washington

Participants :

Donald Trump : Milliardaire, Président des États-Unis

Bill Gates : Milliardaire, fondateur de Microsoft (informatique)

Mark Zuckerberg : Milliardaire, fondateur de Facebook (informatique)

Larry Page & Sergey Brin : Milliardaires, Cofondateurs de Google (informatique)

Jeff Bezos : Milliardaire, Fondateur d'Amazon (commerce)

David Koch : Milliardaire, Cofondateur de Koch industries (Pétrole)

Larry Ellison : Milliardaire, Fondateur d'oracle (informatique)

Steven Mnuchin : Secrétaire au trésor

Wilbur Ross : Milliardaire (Affaires), Secrétaire au Commerce du gouvernement américain

Betsy DeVos : Milliardaire (Affaires), Secrétaire à l'Éducation

Andrew Puzder : Milliardaire (Restauration), ex-Secrétaire d'état au travail

Sheldon Adelson : Milliardaire (promoteur immobilier), Ami et soutien financier du Président Trump

Mike : Garde-du-corps, Agent de la CIA

2 gardes du corps non-identifiés

1 Assistante non-identifiée

Grincement de porte

Voix non-identifiée : Le 45e Président des États-Unis, Mr Donald Trump!

Un bruit de chaise et de pas s'entremêle.

Donald Trump : Restez assis, je vous prie.

Bill Gates : Depuis une heure que l'on vous attend, nous avons eu le temps de partager nos sentiments. Il semblerait que nous ne sommes pas tous ici de notre plein gré.

Un brouhaha hostile suit cette déclaration, difficile de retranscrire, interrompue par un bruit sourd.

Donald Trump : Taisez-vous, je vais vous expliquer le pourquoi de votre présence en ces lieux.

Le calme revient immédiatement accompagné de grincements de chaise.

Président Trump : Nous allons passer sur les formules de politesse et zapper les présentations. Je crois que tous ici nous nous connaissons plus ou moins.

Jeff Bezos : Hélas !

Donald Trump : Tout d'abord, vous savez les difficultés que nous avons avec le téléphone et internet. J'ai donc ordonné à la CIA de vous ramener ici, illico presto.

Mark Zuckerberg : Dommage que Jack ne soit pas là, pour nous expliquer pourquoi son bébé ne fonctionne plus ?

Rire dans l'assistance.

Donald Trump : Vous croyez que nous sommes ici pour plaisanter, Mr Zuckerberg ? Dans quelque temps, ce sera tout internet qui sera HS ainsi que tous les moyens de communication. Vous êtes déjà en faillite. Et si vous êtes présent à cette table, comme tous ici, c'est que vous avez été assez prévoyant pour répartir vos actifs boursiers dans des valeurs plus concrètes et qui vont nous être utiles tant que l'argent a encore un peu d'intérêt dans ce monde.

Sheldon Adelson : Pour simplifier en deux mots, nous sommes dans la merde !

Jeff Bezos : C'est depuis votre élection, Donald, que nous sommes dans la merde, pour reprendre l'image de votre ami.

Donald Trump : Pour vous ! Ce sera Mr le Président.

Jeff Bezos : Plus pour longtemps et avec vous va s'éteindre une longue lignée de clown burlesque.

Bruit sourd suivi d'un cri, identifié comme celui de Jeff Bezos.

Jeff Bezos : Mais vous êtes malade !

Bruit de chaise qui tombe

Donald Trump : Rasseyez-vous espèce de con, c'est votre dernière chance de participer à ce projet. Lâchez le Mike, je crois qu'il a compris.

Jeff Bezos : Putain de merde, j'ai le nez cassé.

Bill Gates : Comptez-vous nous torturer chacun à notre tour, Mr le Président ?

Donald Trump : Bien sûr que non, mais je suis encore le président des États-Unis d'Amérique et vous me devez le respect, sans quoi je demande à Mike de passer à la vitesse supérieure.

Mark Zuckerberg : Je ne comprends pas trop vos insinuations ?

Sergey Brin : Il va nous liquider, imbécile. Mon père me racontait comment faisait le KGB, pour faire taire les agitateurs.

Donald Trump : Je vois que nous sommes enfin tous sur la même longueur d'onde. Pour info, je vais certainement rétablir l'état d'urgence dans quelques semaines pour garder un semblant d'ordre et nous laisser le temps d'organiser notre projet.

David Koch : Je croyais que votre projet d'arche de Noé avait été refusé par l'ONU.

Donald Trump : Les chinois ont refusé de coopérer, je pense qu'ils vont se la jouer solo.

Larry Ellison : Quel projet ?

Andrew Puzder : Il va falloir sortir un peu de votre île mon cher ami, vous êtes au courant que la fin du monde est toute proche ?

Rire dans l'assistance.

Larry Ellison : Andrew, je vous ai toujours considéré comme un abruti et je me trompe rarement.

Andrew Puzder : Rhooo, j'ai vexé le surhomme ?

Donald Trump : Taisez-vous ! Bon je n'ai pas le temps de revenir sur le projet Arche de Noé, qui de toute façon n'était qu'une façade pour mon véritable objectif.

Bill Gates : Allez-vous nous expliquer ce projet à la fin, au lieu de tourner autour du pot ?

Donald Trump : Si vous fermez tous vos gueules pendant cinq minutes, peut-être que je vais pouvoir le faire. Bon d'ailleurs, Mike, le prochain qui l'ouvre sans lever la main, vous me l'assommez.

Murmure inaudible dans la pièce.

Donald Trump : Vous ! Allez chercher du café et des donuts pour tout le monde et dépêchez-vous, peut-être que s'ils bouffent un truc, ils vont la fermer.

L'assistante non-identifiée : Oui, Mr le Président.

Donald Trump : Oui, Mark ?

Mark Zuckerberg : C'est possible d'avoir un croissant plutôt ?

Donald Trump : Bon, amenez des croissants aussi !

Fin de la transcription à 9 h 23

Note :

1 — Allusion à Jack Dorsey, fondateur de Twitter.

2 — Propriétaire de Lanai, une île dans l'archipel d'Hawaï

LE FARDEAU

Faustine, en compagnie de quelques femmes, aidait à la fabrication de la lessive à l'abri d'une serre de culture. Des braseros avaient été mis en place, garnis de galets brûlants. Les colons profitaient des feux allumés aux cuisines, pour chauffer ces cailloux qu'ils transvasaient ensuite dans les serres afin qu'elles diffusent leur chaleur. Même si cela paraissait dérisoire, les quelques degrés de Gagné suffisaient à retarder le gel qui viendrait bien assez tôt.

Les apiculteurs exploitaient aussi des pierres chaudes, prélevées dans les foyers des hommitières, en se relayant pour chauffer les ruches et nourrir les insectes. Dans les serres bien isolées, les températures resteraient supportables, comparables à un hiver rugueux de l'Ancien-Monde. Pour préserver la biodiversité souterraine, le sous-sol devait être protégé d'un froid trop intense qui la mettrait en péril. Les bandes de culture avaient été recouvertes d'une épaisse couche de fourrage destinée aux animaux. Les cultivateurs, s'occupant des bêtes, ne piocheraient dans cette réserve qu'en dernier recours. Tout comme les essaims d'abeilles confinées à l'intérieur des mini-dômes construits spécialement pour les petites butineuses, les vers de terre et autres laboureurs infatigables, avaient droit à une double protection calorifique.

Depuis quelques jours, les colons s'étaient enfermés à l'intérieur des hommitières, s'abritant du froid polaire qui commençait à sévir au-dehors. Les chutes de neige, abondantes lors du crépuscule, avaient totalement blanchi les abords de la colonie. Le calme régnait à l'extérieur du village, bercé par la douce réverbération de la demi-lune.

Si les cendres de bois étaient répandues sur le sol des serres, pour l'enrichir en minéraux, une partie servait pour la fabrication de la lessive et du savon. De nombreux barils étaient déjà remplis d'un mélange d'eau et de cendres, en attendant d'être filtrés pour l'utilisation comme lessive. En s'inspirant des machines à laver de l'Ancien-Monde, ils avaient bricolé des barils de bois, monté sur un axe central. Grâce à un ingénieux système d'engrenage, il suffisait de tourner les manivelles, situées de part et d'autre, pour faire pivoter la barrique sur elle-même, reproduisant le mouvement nécessaire aux lavages.

Certes, le procédé fatiguait les tourneurs, mais se révélait plus efficace que de nettoyer le linge à la main, beaucoup plus usant et moins actif. Les hommes s'employaient donc à cette tâche physique. Laver les torchons était devenu un fardeau, entièrement masculin !

En diluant de la graisse dans cet extrait de cendre, les colons obtenaient du savon, essentiel pour l'hygiène corporelle. Malgré la rareté du bois, les Équatoriens pouvaient toujours en trouver sur les rivages où l'océan continuerait à vomir ses déchets, mais aussi dans les ruines

pour quelques dizaines de jours-an encore.

La découverte de la forêt de pin résolvait en partie, cette problématique, ôtant une épine du pied aux générations futures. Face à l'absence de la nature quasi disparue, l'humanité survivante avait pris conscience de sa dépendance au monde animal et végétal, si longtemps martyrisé par leurs ancêtres. Le Chaos avait plongé toute la planète dans un régime draconien. Les matières grasses, végétales et animales, ne se fabriquaient pas aussi facilement.

Pour le moment, les agriculteurs peinaient à produire des plantes oléagineuses en quantité suffisante pour combler les besoins de tous les coloniaux. Parfois, les nomades tombaient sur quelques bidons d'huiles alimentaires et de conserves de graisse animale, encore utilisables. Mais les trouvailles de ce type s'espaciaient dans le temps, elles devenaient anecdotiques.

Si bien que les pêcheurs envisageaient d'aller prospecter plus au large, à la recherche de baleines, les seuls mammifères capables de leur fournir assez de graisse pour contenter cette pénurie. Les nomades en avaient trouvé une, quelques jours-an auparavant. Une belle bête, échouée depuis peu sur le rivage. Si la viande n'était plus comestible, ils avaient pu récupérer une grande quantité de graisse, qui servait encore de combustible dans les lampes. Pour le moment, la réflexion se portait sur la conception de navires plus robustes afin de sécuriser les marins et transporter l'animal.

Encore un problème pouvant être résolu par la forêt !

Une mauvaise nouvelle pour les cétacés qui avaient bénéficié de deux siècles de répit. Une douce accalmie dans le monde de Neptune qui était redevenu le royaume de ces paisibles monstres marins. Un laps de temps suffisant pour regarnir une population, autrefois décimée. Greenpeace ne pourrait plus s'opposer au retour de ces coutumes ancestrales, bien que beaucoup d'Equatoriens se divisaient déjà à l'utilité de ces pratiques barbares. Le seul effet bénéfique du Chaos avait été cette prise de conscience sur la préservation de la faune et de la flore. De renouer le lien étroit qu'ils avaient perdu avec la nature environnante. Ce n'était pas pour tout foutre en l'air, à la première occasion, juste pour un peu de graisse !

Ce courant de pensée s'opposait, à ceux plus pragmatiques comme Faustine. Les besoins de la colonie primaient sur l'idéologie, s'il fallait tuer une baleine de temps en temps pour pouvoir se nourrir, se laver et même s'éclairer à la torche de leur graisse, alors la question ne méritait pas de débats. Un nouveau sujet que le grand conseil des Peuples du Nord devrait examiner sans tarder.

La créole, courbée en deux depuis plus d'une heure, s'escrimait à tamer de la cendre. Malgré son statut, elle ne rechignait pas à cette tâche ingrate, au milieu de ses consœurs. Cela lui changeait les idées, occultant son inquiétude naissante au sujet de la disparition de sa fille.

Antoine se faisait languir à lui remettre son rapport.

– Où diable, avait-elle pu se cacher cette bougresse ? pestait-elle sans cesse.

Malgré la fraîcheur ambiante, elle transpirait à grosse goutte. Elle s'arrêta pour s'essuyer le front à l'aide de son mouchoir, avant de réajuster son bandana qui maintenait ses tresses, évitant qu'elles viennent la gêner dans son labeur. Elle se dirigea vers un tonneau, un peu à l'écart que l'on avait rempli d'eau et sur lequel on avait suspendu des timbales en terre cuite afin de se désaltérer. Deux coupes furent nécessaires pour étancher sa soif.

Le jeune Maître du Savoir fit son apparition dans son dos, surgissant du corridor souterrain qui reliait la serre aux hommitières, alors qu'elle repartait continuer son travail.

– Faustine, je vous cherchais, s'exclama-t-il heureux de la trouver enfin.

– Alors ? demanda-t-elle sans préambule en se retournant sur cette voix familière, tellement attendue.

Le ton sec et autoritaire ne donna pas confiance à son interlocuteur, surtout que les nouvelles n'étaient pas bonnes.

– Personne ne sait où elle est, bredouilla-t-il.

– Comment ça ? s'emporta-t-elle, elle n'a quand même pas disparu. Tu as interrogé ses copines ?

L'éclat de voix interrompit immédiatement les travaux avoisinants, chacune se demandant pourquoi elle apostrophait ainsi le pauvre Antoine qui ne savait plus trop où se mettre. Il ne possédait pas l'aplomb de Charles, même s'il avait revêtu la longue toge en lin, transmise par ce dernier, celle munie d'une capuche qui pendouillait sur le dos. Le costume était trop grand, il n'avait pas encore les épaules ni l'assurance pour tenir tête à cette diablesse en jupon.

Antoine sortit une de ses mains qu'il avait enfouies dans les manches de son habit afin de les réchauffer. Il réajusta de son index ses fines lunettes rondes, sur son nez effilé, tout en cherchant une excuse à fournir. De corpulence frêle, il avait néanmoins tendance à l'embonpoint. Très jeune, il préférait les livres comme moyen de s'évader, plutôt que les excursions autour de sa colonie avec les autres enfants de son âge, trouvant dans Charles, un guide brillant dans ce merveilleux voyage onirique. Sans pour autant abdiquer face à l'épreuve du marathon, même s'il avait vite abandonné en arrivant au relais qui se situait à mi-parcours, il avait rapidement compris ne pas être taillé pour l'aventure. Sa volonté de relever le défi comme tous colons qui se respecte, malgré la certitude de son échec, dénotait d'un caractère plus affirmé que ne le